

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nous aimons tous

Claude Jasmin, *L'homme de Germaine*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p.

Martine Desjardins, *Le cercle de Clara*, Montréal, Leméac, 1997, 216 p.

Normand de Bellefeuille, *Nous mentons tous*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 192 p.

André Brochu

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (1998). Compte rendu de [Nous aimons tous / Claude Jasmin, *L'homme de Germaine*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p. / Martine Desjardins, *Le cercle de Clara*, Montréal, Leméac, 1997, 216 p. / Normand de Bellefeuille, *Nous mentons tous*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 192 p.] *Lettres québécoises*, (89), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

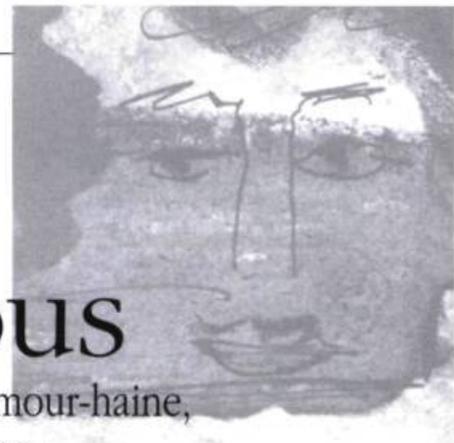
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Claude Jasmin, *L'homme de Germaine*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, 222 p., 19,95 \$.
Martine Desjardins, *Le cercle de Clara*, Montréal, Leméac, 1997, 216 p., 23,95 \$.
Normand de Bellefeuille, *Nous mentons tous*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 192 p., 19,95 \$.



Nous aimons tous

L'amour de tous les temps, version Claude Jasmin ; l'amour-haine, comme chez la postmoderne Martine Desjardins ; l'amour moderniste d'un de Bellefeuille : ah ! l'amour, n'est-ce pas toujours le seul, le grand sujet ?

ROMAN
André Brochu

RESSUSCITÉES AVEC UNE DIZAINE D'ANNÉES de plus, les personnages de *Pleure pas Germaine* reviennent chanter le duo du grand amour (avec accompagnement de tambours, trompettes et autres comparses). Gilles Bédard, voilà « l'homme de Germaine », et la femme qu'il adore sans intermède depuis trente ans lui rend son sentiment à la perfection. On ne peut imaginer couple plus uni, et pourtant, c'est un drôle de moineau que ce Gilles, chef du club des Bouteilles vides, malchanceux dans la vie, « malpris » en toute circonstance, « tout nu » de profession, rêveur, révolté, pourchassé... Il a beau ne pas arriver à faire vivre sa famille, être la honte de ses enfants qui finissent par le planter là, Germaine pardonne tout à son « escogriffe » car elle l'aime — ils s'aiment, quoi ! et de la vraie façon.

Pour corser l'histoire, Jasmin imagine que Gilles doit s'enfuir, recherché par la police à la suite d'une malheureuse expédition où il a brisé sa barque sur l'île Bonaventure, laissant deux Américaines au fond de l'eau. Simple accident, dira-t-on, mais Gilles n'avait pas son permis d'excursionniste : voilà qui fait du marin amateur un dangereux individu. Plutôt que d'affronter la justice, Gilles fuit (comme le meurtrier de *La corde au cou*, l'activiste d'*Étbel et le terroriste...*). Il se sent indigne de Germaine et l'enjoint de l'oublier, de retourner auprès de son ami d'enfance, Raoul. Bref, le grand amour prend des airs de séparation ; mais voilà, ni Germaine ni Gilles ne peuvent s'y faire, et ce faux drame qu'ils jouent à deux aboutit non seulement à leurs retrouvailles, mais à la reconstitution de leur famille dispersée. On apprend, d'ailleurs, que Gilles n'était pas vraiment coupable puisque le permis pour sa barque lui avait été délivré par le gouvernement, mais non livré par la poste fautive !

Ce *thriller*, cousu de fil blanc, est fort répétitif. Gilles doit sans cesse repartir, après avoir rencontré un bon Samaritain à qui il s'empresse de dévoiler son identité, quand l'autre ne l'a pas devinée ; en contrepoint, Germaine doit repousser incessamment les avances de Raoul ou les conseils de son amie Yvonne, de ses enfants. De plus, le récit se branche constamment à un intertexte connu. Des chapitres s'intitulent « La chair de poule », « La corde au cou » (ici, Jasmin se cite lui-même), « Un

bonheur d'occasion ». Un personnage s'appelle « Major, dit le Cabochon ». Une biche reparaisante évoque à la fois le caribou de *La montagne secrète* et l'original de *L'élan d'Amérique*. La scène inaugurale de Gilles, accusé d'avoir causé la noyade des deux Américaines filmant des fous de Bassan, rappelle irrésistiblement le roman d'Anne Hébert.

Et pourtant Jasmin, dans ce roman superficiel, mais énergique, avec sa bonne foi habituelle, sa bonne humeur, sa naïveté sympathique, produit quelque chose de rare : un roman de la famille retrouvée, du bonheur reconstruit. Sans compter l'amour, mélo peut-être, mais énorme et indéfectible. Je ne suis pas sûr que cette originalité n'excuse pas bien des défauts.

Une symphonie décadente

Aux antipodes de la santé un peu simplette de Jasmin, il faut saluer le plus tordu et le mieux écrit des romans qui soient : *Le cercle de Clara*, de Martine Desjardins. Du jamais vu ! Semblable accumulation, en deux cents pages, de personnages dignes et tarés, d'enfers personnels incandescents, de toute une phénoménologie du bizarre, d'érudition tournée vers les faits naturels, corporels, mentaux et paranormaux les plus rares, a de quoi stupéfier le plus impavide lecteur. Et tout cela servi dans une langue parfaite, robuste, et capable de toutes les nuances.

Ce qui étonne et séduit d'abord, c'est la révélation d'une petite société de la fin du XIX^e siècle, en Nouvelle-Écosse, dont les personnages portent des noms tantôt français, tantôt anglais, et semblent partager le même idiome (on devine lequel). En fait, la question de la langue n'existe pas, ce qui nous change du réalisme habituel en cette matière. La question religieuse n'existe pas non plus : bien que Clara se réfère souvent à Marie-Madeleine, et même un peu au Christ, elle ne le fait jamais dans une perspective de foi, mais d'art, et ne semble nullement compter sur la prière pour affronter et dompter ses démons intimes. Et les personnes de sa société vivent leur vie tout imprégnée de désir sans connaître le frein de la morale chrétienne. On imagine mal, derrière leur façade respectable, consciences plus délurées !

Chacun des personnages, à côté de qualités qui le rendent souvent



Claude
Jasmin



Martine
Desjardins

estimable, au moins un certain temps, se révèle atteint de quelque vice profond. Edmond, le mari de Clara, est certes particulièrement odieux, et il fait subir à sa jeune femme des traitements dégradants dans l'espoir qu'elle guérisse de son hystérie et se donne enfin à lui. Mais Clara elle-même n'est pas qu'une victime, et ses troubles psychologiques sont réels. Sa sœur, Irène, est une débauchée qui se soumet à une relation sadomasochiste avec le sculpteur Rakhm — par ailleurs un plagiaire. Le sénateur Schulz possède une collection d'ouvrages de spiritualité fort rares, qui n'a d'égale que sa collection d'ouvrages érotiques. Le docteur Clavel règne en maître absolu sur une clinique où il expérimente des traitements invraisemblables. Et le reste... On souhaite, tout le long du roman, que Clara réussisse à triompher de sa haine du corps et trouve l'amour dans les bras de l'explorateur Ian Ryder, qui s'est épris d'elle. Mais non : les dernières lignes nous montrent la jeune femme totalement vouée à l'exercice de sa vengeance contre son mari mort. La seule passion possible, c'est la haine; et l'envers de la société victorienne dont on attendait plus ou moins la peinture, c'est ce poème narratif suffoquant, qui rivalise de décadence avec les rares chefs-d'œuvre du genre, par exemple *À rebours*, de Huysmans.

Voilà donc un roman sans espoir, qui décrit un monde où aucune sublimation des pulsions charnelles n'est possible. Peut-être est-ce la raison de tout le faste déployé, en fait d'intelligence et de sensibilité. Les acquis de la culture pallient, comme ils peuvent, l'absence d'une foi et l'impossibilité de l'amour qui s'ensuit. Le cercle dont Clara est prisonnière ressemble fort à l'individualisme contemporain :

Je me sentais recluse dans le cachot exigü de mon corps, isolée du reste du monde par une grande solitude circulaire qui avançait avec moi, toujours changeante, toujours la même.

Heureusement, ce monde de Clara est tout entier peuplé de résonances, de subtils parallélismes, de miracles poétiques. Ils suggèrent la nécessité d'une lumière, d'un cristal subsistant par delà les terribles effritements de l'existence.

Mentir d'amour

On pourrait croire que l'amour — sentiment *humain* s'il en est, et bien inscrit dans la tradition culturelle et morale de l'espèce, n'est guère compatible avec la modernité, dont l'approche formelle des

phénomènes sert avant tout une attitude critique. Comment aimer sans retomber dans le lieu commun et l'universel, dans l'*existentiel* (le vécu !) qui suppose une relation immédiate à soi et aux autres ?

Le beau roman de Normand de Bellefeuille apporte une réponse convaincante à cette question. Certes, « nous mentons tous », comme dit le titre, et la réalité est fondamentalement une illusion qui empêche la constitution d'une représentation juste de quoi que ce soit, notamment de la passion. Et pourtant, les fragments de la réalité, réduite en miettes à la suite d'on ne sait quelle catastrophe originare, sont repris par une conscience d'une souveraine lucidité et rassemblés, mis en ordre pour faire advenir un événement trans-réel qui est l'amour même, dans son essentielle vérité. Le personnage central, tantôt narrateur (je), tantôt sujet de la focalisation (il), jamais nommé, s'emploie à voir clair dans une histoire de plus en plus compliquée qui concerne son passé avec Raphaëlle, la femme qu'il aime, et son présent où gravitent des camarades travaillant à un film qui serait une sorte d'adaptation québécoise des *Métamorphoses* d'Ovide. Ce projet de film est plus ou moins transcendé, au bout du compte, par le projet de roman du personnage-narrateur, qui correspond sans doute au texte même que nous lisons. Les « fascinantes mises en abyme » de toutes sortes se succèdent dans ce récit fort intellectuel, plus encore intelligent, et qui, s'il provoque parfois le même agacement qu'un bon *thriller* par la multiplication des énigmes, n'en est pas moins imprégné de grâce ludique et de légèreté. D'humour aussi, et de tendresse. Malgré les tendances à l'abstraction du protagoniste, arithmomane incorrigible (par fixation à un père comptable), les diverses figures qui peuplent le récit, à commencer par la sienne, sont d'une précision et d'une vérité parfaites, et elles sont fort attachantes. Elles font d'ailleurs ressortir le flou voulu de personnages plus problématiques, comme ce « photographe-imaginaire », à la fois rival et double du narrateur dans la troublante énigme orchestrée par Raphaëlle depuis une Italie incertaine (Venise ? Rome ? Florence ?).

Normand de Bellefeuille est d'abord poète, et l'on retrouve dans son roman cette écriture très riche en procédés suggestifs — notamment des leitmotifs élégants, porteurs de significations complexes — qui font du texte, malgré son style merveilleusement délié, une machine d'une grande précision, une sorte de trope gigantesque se reprenant et s'approfondissant, en quête d'un sens qui toujours se dérobe. À cet égard, le texte mime la vie elle-même, qu'on ne peut représenter sans mensonge. La grande réussite de *Nous mentons tous* est d'utiliser la plus vaste part possible de vraisemblable traditionnel, porteur d'illusion, tout en restant fidèle à l'intransigeante vérité moderniste.



Normand de Bellefeuille

Le 23 avril, journée mondiale du livre,



OFFREZ UN LIVRE ET UNE ROSE...